

Arundhati Roy
Le Dieu
des Petits Riens



enfances à lire

Arundhati Roy, traduit de l'anglais par
Claude Deamanuelli :

Le Dieu des Petits Riens

Gallimard

438 pages

7,40 €

ISBN 978-2-07-041172-6

Ce premier roman, écrit lentement, parcimonieusement, par une jeune inconnue qu'un éditeur appela la nuit même de la réception du tapuscrit pour lui donner son accord, devint en quelques mois un best-seller couronné par le *Booker prize* (1997).

Au croisement de la fresque familiale, de l'essai politique, du drame et de l'exotisme poétique, *Le Dieu des Petits Riens* nous conte la chute de la famille Kochamma au sein du village d'Ayenu-men, Kerala, dans une Inde du sud gorgée d'humidité. Les personnages, figures fortes et ambiguës, tissent entre eux un réseau de relations complexes : Mamachi la Grand-Mère, Baby Kochamma la grande-tante, l'oncle Chakko, et la mère, Ammu, de deux jumeaux : Rahel et Esthappen. À l'occasion d'un séjour de la première femme, d'origine anglaise, de Chakko et de sa fille (Sophie Mol), la noyade accidentelle de la fillette offrira un exceptionnel déclenchement de violences dont seront victimes, dans cet état pétri d'aspirations aux contradictions troubles (tradition/modernité, christianisme/marxisme...), ceux qui n'auront pas respecté les Grandes Lois qui ordonnent « qui aimer, comment et jusqu'où ».

C'est dans son écriture même que réside toute la force de ce roman. Arundhati Roy transcende la linéarité inhérente à la prose pour façonner une composition qui enchevêtre descriptions, scènes, dialogues, et accumule en surimpression des dérivations poétiques ou leitmotivs. Multipliant les points de vue et usant avec une virtuosité étourdissante du flash-back, la narration se disperse comme sous l'effet de mille verres diffractés. Annoncé dès les premières pages, le drame est ainsi amené par reprises successives et se révèle aussi bien par des méta-

phores subtilement distillées que par la description explicite des faits. Ces effets ne le rendent pas moins dur, violent et finalement insoutenable. Mais parce qu'il est la conjugaison de l'injustice, de l'innocence, de la sensualité et de la passion, il est inoubliable.

Les mots exsudent l'atmosphère humide et la déliquescence de ce pays sous la mousson, de cette caste supérieure sur le déclin, de cette famille qui court à sa perte... Plus encore, l'odeur, la couleur, le goût du drame imprègnent insidieusement le texte, le contaminent. Il émane effectivement de ce texte l'odeur du métal froid, de l'eau rance et des fleurs fânées.

Ce roman s'insinue ainsi durablement dans la mémoire sensorielle du lecteur. Tout comme ces deux personnages enfantins, jumeaux dizygotes vifs, espiègles, sensibles, s'inventant des noms à rallonge, capables de lire à l'envers et préférant quitter une salle de cinéma plutôt que de renoncer à chanter à tue-tête les parties musicales de leur film préféré.

Le Dieu des Petits Riens transmet en premier lieu le regard d'enfants sur un monde d'adultes. De deux enfants qui, devenus adultes, n'auront pas d'enfants car, un jour, la vie, pour eux, s'est simplement arrêtée. « Esthappen et Rahel savaient tous deux qu'il y avait eu plusieurs bourreaux ce jour-là. Mais une seule victime. Qui avait des ongles rouge sang et une feuille porte-bonheur dans le dos.

Il avait laissé derrière lui un trou dans l'Univers dans lequel les ténèbres s'étaient déversées comme du gou-dron en fusion. Dans lequel leur mère avait disparu sans même se retourner pour dire adieu. Elle les avait laissés derrière elle, à tourner comme des toupies dans le noir, sans repères, dans un lieu sans ancrage ».

La voix narrative, omnisciente, possède une faculté étonnante à faire tomber les masques et, surtout, à s'insinuer au tréfonds des réflexions de ses personnages. Si les enfants sont d'abord présentés comme des composantes d'une description générale, très

enfances à lire

vite surgissent des transcriptions directes de leurs pensées, avec une immédiateté et une acuité qui en font des percées brutes de l'enfance même.

Le lecteur plonge à corps perdu dans ce monde d'observations minutieuses (« une libellule soulevait un minuscule caillou »), de petites superstitions (« Si c'était arrivé, Rahel en était persuadée, c'est justement parce qu'elle avait eu peur que ça arrive »), de torsions du langage (« décompositions : « Nictitante-icitante-titante-tante-ante », recompositions : « Île-n'en-pêche ») ou de rédactions imprévisibles de listes éclectiques « Les casseroles et les poêles. L'oie gonflable. Le koala Qantas et ses yeux en boutons de botte. Les stylos-billes et leurs rues londoniennes. Les chaussettes aux orteils multicolores. Les lunettes de soleil en plastique rouge à monture jaune. Une montre avec l'heure peinte sur le cadran »).

Au-delà de ces focalisations, l'écriture même du livre voisine avec la poésie, la culture d'enfance. Si elle propose une narration kaléidoscopique, Arundhati Roy parsème son roman de comptines (« Petit Homme. Qui vivait dans une Caravane. Pom-pom ») ou ritournelles entêtantes (« Il suffit d'un instant pour faire basculer une vie ») qui se détachent du récit et, notes flottantes et animées, créent la petite musique du livre qui enveloppe le lecteur et le conduit jusqu'au terme de la narration.

De ce texte sourd également la tendresse de l'auteur qui décrit la petite Rahel avec ses cheveux en cascade retenus par son Va-va, sa robe mousseuse d'aéroport avec culotte appareillée, ses lunettes rouges cerclées de jaune, sa montre en plastique aux aiguilles peintes et ses sandales Bata trop petites. L'humour pointe parcimonieusement (comme le gag à répétition de l'écrasement systématique de la coiffure en banane d'Estha), bouffées d'air salutaires dans cet univers étouffant de tensions.

Mais la narration pénètre les plus intimes recoins de la pensée des jumeaux, de leurs douleurs, tel ce papillon velu qui enserre le cœur de Rahel lorsque sa mère lui dit

qu'elle risque « de l'aimer un peu moins », suite à une parole malheureuse. Dès lors, le roman devient la confrontation, la tension entre ce regard et le monde, complexe, normé, rationnel, implacable, médiocre, injuste et mesquin, dont les Petits riens ne suffisent pas à sauver.

Placés que nous sommes au tréfonds de l'esprit enfantin, toute la rudesse et toute la maladresse des adultes s'en trouve amplifiées et deviennent, sous cette focale, proprement insupportables : paroles inconsidérées, mensonges, sournoiseries... Quand il ne s'agit pas d'atteintes à leur sensibilité (des crachats rouge vif de bétel sur des objets enfantins), d'agressions en tant que telles ou de manipulations qui finiront pas les détruire. Une scène d'anthologie condense ce rapport intense à l'enfance, celle du cinéma Abhilash de Cochin où Ammu et Baby Kochamma ont emmené les jumeaux voir *La Mélodie du bonheur* (dont la traduction française du titre offre un écho cynique à l'histoire de cette famille). La véritable mise en scène n'est pas sur l'écran mais dans le ballet de ces personnages qui arrivent en retard, dérangent tout le monde, vont aux toilettes, une fois. Puis deux. Errent dans le hall désert, grimpent l'escalier monumental, sont vus en gros plan en train de sculpter une coiffure devant un miroir trop haut, approchent le comique lorsque trois générations féminines se relayent sur une cuvette, ou sombrent dans l'horreur lorsque le jeune garçon, échoué hors de la salle, tombe entre les mains du vieux marchand de boissons pervers qui l'obligera à :

- serrer son « petit oiseau »
- boire sa citronnade gazeuse.

Bousculant son lecteur jusqu'à la nausée, lui offrant pour le raccrocher ces instants de bonheur, de pure poésie, mais le laissant avec, en bouche, le goût, âcre, doux, amer du drame, *Le Dieu des Petits Riens* s'impose à lui durablement. Trouble et troublant, lumineux et irradiant.

Sophie Van der Linden